



Le début «Les traits doivent être très rapides pour saisir le plus de choses possibles. J'ai la chance d'avoir une forme d'assurance qui serait comme un guide de montagne me montrant le chemin à suivre tout en disant que ce ne sera pas facile mais qu'on va y arriver.»



La concentration «Dès que je commence, je suis en mode sauvage. Je pose les couleurs, un peu comme si c'était un instrument qu'on accorde au début avant de pouvoir peindre et au besoin improviser. Peindre dans la nature, c'est aussi avoir cette capacité, cette liberté.»



L'œuvre Nicolas Pahlisch a réalisé ce paysage chablaisien en moins d'une vingtaine de minutes: «Tous les lieux ne sont pas des sujets à peindre. La vie m'a appris à regarder la nature. Et j'espère, très modestement, pouvoir restituer ça sur des petits morceaux de toile.»

«Peindre en plein air, c'est comme courir un sprint»

8/41 Dans un besoin viscéral de couleurs, le sculpteur Nicolas Pahlisch s'est mis à peindre la nature en extérieur. On l'a vu à l'œuvre à Ollon dans un état limite extatique.

Florence Milloud Textes
Sébastien Anex Photos

Le côté «vieux schnock» qu'il réveille, assis sur son siège pliable en pleine nature? L'étiquette de «peintre du dimanche» indécollable de l'artiste qui figure sa beauté? Nicolas Pahlisch y pense, évidemment. Et...?

Formé aux Beaux-Arts à Lausanne, la térébenthine devenue depuis une compagne de longue date, l'artiste exposé en ce moment à la Fondation L'Estrée à Ropraz* prend une longue inspiration, de celle qui prépare une vérité bonne à dire.

«Rien, je n'en pense rien. Ce n'est que du mépris. Qu'est-ce qu'un artiste contemporain aujourd'hui? Les réponses sont tellement nombreuses que j'ai passé le cap de la peur de ne pas correspondre. Et d'être raillé pour ça. Le virus du plein air m'a pris à peine ma retraite de prof d'arts visuels prise. C'est venu de mon corps, d'une soif de couleurs. Depuis, je me charge d'émotions et j'ose le dire: c'est jouissif. Alors les clichés...»

Longtemps sculpteur - ses mobiles d'acier ont dessiné l'espace à Bex & Arts comme à Champex - Nicolas Pahlisch coiffe désormais son bob, enfile son tablier, pose son chevalet portatif et sort ses tubes de couleurs en une poignée de secondes dès qu'il sent un coin de nature prêt à lui livrer une histoire.

Il y a alors comme une urgence de faire, d'être à l'œuvre, totalement investi. Une fois son chevalet planté entre les herbes hautes des environs de son atelier à Ollon, l'artiste aspire cette nature comme une bouffée de vie.

Il fixe ce paysage où les Dents-du-Midi, ennuagées, jouent au fantôme. Regarde sa toile. Répète cet aller-retour plusieurs fois. Tient son châssis à bout de bras pour avoir dans l'œil son périmètre d'action. Et extrait neuf petits monticules de ses tubes de couleurs. C'est rapide. Les premiers traits le sont tout autant.

«La nature ne va pas attendre, on n'a pas le droit à l'erreur. Tout doit être posé en même temps, le lieu, les reliefs, le moment, l'atmosphère, les profondeurs comme les différences d'intensité.»

Quelques petits arrangements

Ce jour de début juillet, la météo a sorti toute sa panoplie sans pitié pour le peintre contraint de composer avec une luminosité changeante. Mais qui a fait ses classes sur le motif ne se formalise pas de menus arrangements avec la réalité, le peintre de plein air étant un artiste, pas un copiste!

«En peignant, je mémorise beaucoup de choses. Mais si tout d'un coup un nuage devient plus intéressant que le précédent, il faut aussi savoir être opportuniste, rigoler-t-il. Un artiste, c'est un filtre. Il choisit, enlève, ajoute.» Et vit en direct la sensation de nature. «Pour moi les couleurs



Le matériel «Je n'ai pas, comme Monet, une belle-fille qui arrive avec une charrette et les grandes toiles comme le faisait Blanche Hoschedé», plaisante Nicolas Pahlisch. Son chevalet et palette tiennent dans une même boîte à fixer sur un trépied.



«La nature ne va pas attendre, on n'a pas le droit à l'erreur. Tout doit être posé en même temps.»

Nicolas Pahlisch,
artiste

ont des goûts. Des textures. Elles me nourrissent. Ici un jaune tonique, là plutôt de l'ocre, la lumière du soleil n'est pas loin, il faut que ça chauffe.»

Sur sa palette, le combat contre la fugacité a laissé des traces. Sur la toile, tout est vibrations, bruissements, échanges d'air. Reste encore à relever quelques éclats, le

trait devient alors plus réfléchi et les sauts du pinceau s'espacent. Mais l'artiste, encore sous l'effet de ce *shot* de couleurs, peine à lâcher. Nicolas Pahlisch figole.

«Vous connaissez l'anecdote d'Albert Chavaz à qui une promeneuse voulait acheter la toile tout juste achevée. Il la vendait 1000 francs. Elle s'est offusquée, trouvant trop cher par rapport au temps pris pour la peindre. Il a rétorqué: «J'ai peut-être pris quelques minutes, mais il y a toute une vie derrière.»

Pour Nicolas Pahlisch, contemplation ne rime pas avec inaction. «En plein air, le résultat final se joue sur une conjonction d'éléments avec une prise de risque constante. On est loin du cliché du papy du dimanche, bienheureux dilettante! Non, c'est un sport d'élite et, pour moi, un art de la maturité, je n'aurais pas pu le faire avant.»

Une ascendance prestigieuse

Bien sûr que l'artiste pense aux impressionnistes, parmi les pionniers de la peinture en plein air. «Je les regarde complètement autrement, subjugué par leur audace, quand personne n'était prêt à voir ce genre d'œuvre, jugée inachevée. Alors que c'est juste de la vie, du souffle pur. Des traits qui s'effacent devant la couleur jail-

lissant de la surface. On est dans un rapport vibratoire, physique, charnel avec ce qui est beau.»

Encore faut-il savoir élire le lieu à peindre! On n'est pas loin de la sensibilité du champignonneur, ni du côté addictif de la pratique. Nicolas Pahlisch choisit ses coins vierges de toute intervention humaine. Un acte de foi, tout autant qu'un juste retour aux équilibres et aux priorités. L'idyllisme n'est pas pour autant désincarné ou béat, l'artiste jure mettre toute l'humanité dans ces tableaux mais se défend par contre de tout prosélytisme.

«Sculpteur, aquarelliste, peintre - même, un temps, plutôt abstrait -, j'ai toujours eu la nature pour inspiration ou pour sujet, indépendamment des modes. Ou... autres enjeux politiques. Mais je dis toujours qu'en rendant la beauté de la nature, c'est un peu comme si je glissais mon bulletin de vote dans l'urne en sa faveur. Avec l'espoir que les gens vont acheter parce que cela correspond à quelque chose qu'ils ne souhaitent pas perdre. Mais je n'ai pas de leçons à donner. Que du plaisir, que du bonheur.»

*Nicolas Pahlisch expose ses travaux jusqu'au 28 juillet à la Fondation L'Estrée à Ropraz. Du me au di (14h-18h). estree.ch

Le train, la gouache et les impressionnistes

Des peintres partis avec leurs couleurs à la conquête de la nature dans une confrontation directe, l'histoire de l'art en a compté autant qu'elle en a oublié. Mais la pratique s'est réellement institutionnalisée au XIX^e siècle, alors que le paysage se débarrasse de sa fonction de décor pour devenir un sujet à part entière. Les romantiques comme les Anglais ont adoré! Toutefois, il en fallait plus pour que le confort soit total. Comme le développement du réseau ferroviaire qui permet de rejoindre les paysages convoités. Et plus magique encore: l'invention du tube de couleurs à emporter partout. Si Camille Corot (1796-1875) part en éclaircir chercher du «vrai» paysage dans la forêt de Fontainebleau, il est très vite suivi par d'autres, dont Gustave Courbet (1819-1877), à l'affût du réalisme. Viendront ensuite Eugène Boudin (1824-1898) et Claude Monet (1840-1926). Le pleinairisme entre alors dans le vocabulaire.